

AGRICULTURE.

LE JOURNAL D'AGRICULTURE

Le Journal d'Agriculture est très important pour les cultivateurs. C'est un journal qui est sous le patronage du gouvernement est tiré à 30,000 exemplaires et envoyé à tous les membres des cercles agricoles de la province, il est très intéressant, bien fait, rempli d'expériences pratiques, de conseils utiles, de recettes précieuses, en un mot, ce journal est indispensable à tout cultivateur.

MOYEN D'ENLEVER LA ROUILLE

Pour débarrasser les objets en fer ou en acier, lisons-nous dans "Cosmos" on commence par enlever toute tache de graisse avec un linge propre bien sec, puis on les frotte avec une brosse trempée dans une solution préparée de la manière suivante : On dissout 100 grammes de chlorure d'étain dans un litre d'eau ; on verse ensuite cette solution dans un autre contenant 2 gr. 5 d'acide tartre dissous dans un litre d'eau, et finalement, on ajoute 20 centimètres cubes d'une solution d'indigo, diluée dans deux litres d'eau.

FIRST PRIZE! My Wellington Boots took FIRST PRIZE at the P. COUNTY Exhibition.



Our Goods are UNEXCELLED. Harnesses, Boots and Shoes, at CUT PRICES. J. Albert BRENNAN, Tignish, P. E. Island.

M. Z., un triste sire, passe pour prêter la main aux cascades de son épouse. On en causait. --Le ménage, fit quelqu'un est bien simple à définir. La femme à une conduite louche, ils habitent une maison borgne, et le mari fait l'aveugle.

STANDARD FASHION CATALOG now ready for sale. Winter of 1892. A 100 pages over 100 elegant illustrations.

UN ERMITE

Combien de nos lecteurs savent qu'il y a un ermite qui vit à quelques arpents d'eux ? Il réside dans un petit vallon, à moitié chemin entre la résidence de M. John K. McQuisten et la rivière Merrimack, quelques centaines de pieds nord de la ligne de Bedford. Il s'appelle L. v. C. Idwell.

Cet homme paraît avoir no plus de soixante ans. Il est d'une grande et d'une grosseur moyenne. Il porte toute sa barbe, mais il est très chauve. Il s'habille commodément ; comme un homme qui est supposé vivre et faire la chasse dans les bois. Il a dans sa cabane tout ce qu'il lui faut pour mener la vie qu'il a adoptée. Son lit est à même la maison, cloué au lambris. Il a un poêle, une petite table, quelques tablettes qu'il a faites lui-même. Il n'a pas de chaise. C'est là tout ce qui compose son mobilier.

M. Caldwell faisait partie de la compagnie G. du seizième régiment volontaires du New Hampshire. Il a pris part à tous les engagements où s'est trouvée cette compagnie. Il est né à New Boston. Durant 15 ans, il a vécu à Manchester ; et depuis un an il réside où il est maintenant.

DU SAVOIR-VIVRE

On a déjà beaucoup écrit sur ce sujet, et cependant il reste toujours à dire, sinon des choses neuves, tout au moins des choses utiles. Chaque position, chaque âge, chaque sexe a son savoir-vivre, particulier ; il n'est point le même pour l'adolescent que pour le vieillard, pour le jeune homme que pour la jeune fille.

Il en est qui affirment que le savoir-vivre vient du Cœur et n'a pas besoin de règles ; c'est une erreur. Pour bien des personnes peut-être, une certaine dose de tact, de bon sens, et de cœur pourrait suppléer à la connaissance de ces règles, ces trois qualités dicent en quelque sorte ce qu'on doit faire, et ne permettent pas de manquer positivement aux usages. Ce serait alors du savoir vivre inspiré par le sentiment. Mais comme il n'est pas donné à tout le monde d'avoir du tact du bon sens et du cœur, — trois qualités éminentes qu'on trouve déjà assez rarement isolées, pour ne pas oser espérer les trouver souvent réunies, — il vaut mieux s'astreindre à suivre les règles. D'autant plus que le meilleur cœur du monde n'apprendra jamais à distinguer quel côté choisir en signe de remerciement. De la politesse, Voltaire dit :

La politesse est à l'esprit ce que la grâce est au visage. Et La Bruyère ajoute : "Il faut avoir des qualités bien éminentes pour se soutenir sans la politesse."

La politesse enferme toutes les vertus sociales, elle est de rigueur dans les relations de sociétés, d'affaires, dans tous les rapports de la vie. Sans elle toute communication permanente avec nos semblables devient impossible. C'est elle qui adoucit les mœurs, empêche les querelles de nature, calme souvent les irritations et les haines en les forçant à se contraindre, à s'excuser ; c'est elle qui nous fait aimer de nos inférieurs.

Elle simule la bienveillance lorsque cette qualité, par malheur, nous fait défaut. La politesse n'est ni une qualité ni une vertu, c'est un talent que nous devons acquérir, et inculquer à ceux qui sont placés sous notre direction.

Il y a des hommes de génie qui ne savent pas se mettre en avant et qui restent là comme valeurs perdues, si personne ne les pousse ; et il y a des sottisiers, ayant le génie de l'intrigue, arivent au premier rang, et, une fois là, ne savent plus que faire leur sorte.

LA VISION

On amena, le soir du 21 décembre 1870, à l'ambulance du Grand Hôtel, un officier qui avait été blessé, le matin, à l'attaque du Bourget. Une balle lui avait brisé le genou. Il souffrait horriblement mais, vieux soldat qu'il était il se contentait de mordiller sa lèvre inférieure et un peu sa barbiche. Lorsqu'on le descendit de la voiture d'ambulance pour le transporter dans un lit, il dit froidement aux hommes qui le portaient et dont chaque mouvement eût dû lui tirer un cri, tant sa blessure était douloureuse :

Fâché de la peine, les amis, mais il faut bien avoir recours aux bras des autres quand on n'a plus ses jambes à soi ! On le coucha sur un lit. Il enleva lui-même sa tunique, son gilet, défit ses bretelles, mais arrivé au pantalon, les forces lui manquèrent :

Non, c'est impossible ! dit-il. Et il s'abandonna aux infirmiers. Il s'appela Merlier. Il avait quarante-cinq ans. Il était commandant d'infanterie de ligne. Dans sa vie cet homme avait vu souvent la mort de près et senti passer sur le froid du fer ou le sifflement de la balle. Il n'avait jamais été blessé. En Italie, au Mexique, à Wissembourg, à Frœschwiller, il eut du rester cent fois sur le carreau. "C'est une des plus belles chances de soldat qu'on puisse rencontrer, disait-on de lui au régiment : pour tant de campagnes, pas une égratignure !"

Le commandant Merlier avait avec une poignée d'hommes, défendu une des dernières maisons de Reischaffen et arrêté l'élan de la horde prussienne acharnée à la poursuite de l'armée vaincue. Après Sedan, honteux et furieux de cette capitulation lâche, Merlier, après avoir trépané dans la boue de cette île de la Meuse ou les Allemands avaient parqué nos soldats prisonniers, s'était, après avoir refusé de donner sa parole qu'il ne combattrait point contre la Prusse, échappé, au risque d'être repris et fusillé, gagnant la Belgique. De là, il était rentré à Paris, par le dernier train venant du Nord, et il s'était rendu à l'hôtel du gouverneur de Paris. Il ne demandait pas un grade plus élevé, mais il réclamait le droit de commander à Paris comme à Werth, un bataillon. Le commandant Merlier fut des plus intrépides en octobre, le jour de la sanglante tentative de sortie par la Malaisie et la Jonchère.

Le matin du 22 décembre, à l'attaque de Bourget, il fut frappé au milieu de la grand-rue, pendant que son régiment se lançait bravement, poitrines découvertes, contre des murailles et des tirailleurs abrités. Par un prodige d'énergie, le commandant, tombé de cheval se tint encore debout, tandis qu'on sonnait la retraite ; mais quand il voulut suivre ses fantassins, un éblouissement le prit, et s'appuyant sur son sabre :

A moi ! dit-il mes enfants, ne partez pas sans moi ! Deux de ses hommes le ramassèrent sous une pluie de balles et le transportèrent dans une usine, à droite de la route du Bourget.

Les fusiliers marins avaient enlevé, quelques heures auparavant, cette usine comme à l'abordage, la carabine en bandoulière et la hache à la main. Elle était à nous. On laissa là le commandant durant de longues heures. Un officier de mobiles lui avait donné sa gourde, et, de temps à autre, Merlier humectait ses lèvres d'un peu de cognac, mais sans boire ; il savait que l'alcool, loin de réchauffer, débilite et glace.

Des ambulanciers se disputant l'honneur de soigner un commandant, arrivèrent au bout de quelque temps. Ces hommes faisaient partie d'ambulances rivales. Le commandant leur dit :

Finissez de vous chamailler, et enlevez-moi, puisque je ne suis plus bon à rien ! On le coucha dans une voiture à côté d'un petit mobile de Paris, pâle, maigre, blessé à la poitrine, et qui, pendant la route, chantonnait encore, d'un ton harquin, comme pour braver le mal, ce refrain des mob-

lots de 1870, à la fois gamain et attristé :

La Prusse aura son heure ! C'est pas toujours les mêmes Qu'auront l'assiette au beurre ! Merlier n'était pas depuis deux heures au Grand Hôtel que le chirurgien lui dit que la blessure reçue nécessiterait l'amputation ; il regarda fixement le docteur et lui dit ; Il n'y a pas moyen de me sauver cette jambe ? J'ai un fils au collège, il me faut l'élever, et je voudrais bien n'être pas mis à la retraite et aux impotents. C'est impossible, commandant.

Notez que j'aimerais autant en finir que de me voir forcé de me traîner comme un escarrot avec un pilon comme soupie. L'os est broyé, mon commandant ; nous serions impuissants à vous sauver si vous vous refusiez à l'amputation. C'est bon ; charcutez ! On lui proposa de l'endormir avec du chloroforme pendant l'amputation ; le commandant se mit à rire ;

Vous me prenez donc pour un poulet ? Il regarda, pâle, mordillant une cigarette de laquelle il tirait de temps à autre une bouffée, il regarda l'opération, cette jambe tuméfiée qui était la sienne, ces instruments posés sur le linge blanc, ces aiguilles, cette charpie posée en bourdonnets, et ce chirurgien qui, plus ému que lui, préparait toutes choses.

Durant l'opération, il ne poussa pas même un soupir, mais quand il vit ce moignon saignant, cette cuisse d'ou s'échappait un sang noir, et dont les chairs semblaient palpiter, prises d'un frémissement nerveux tandis qu'on les recousait en recouvrant l'os blanc, et coupé avec le lambeau de chair qui dépassait, il hocha la tête et dit :

Infirme, va ! Au moment où on le transportait dans son lit, un officier prussien, pâle, élané, un lorgnon à l'œil et le bras en écharpe, entra dans la salle. On venait de le faire prisonnier, et il avait la main droite brisée. Cette main était encore gantée. De sa main gauche, l'Allemand tenait sa casquette, et, froidement, il demanda à ceux qui l'escortaient "ou était son lit." Quelqu'un lui désigna un lit voisin de celui qu'occupait le commandant Merlier.

Celui-ci vit l'officier prussien jeter sa casquette sur le lit, s'asseoir et regarder à droite et à gauche pendant qu'on retirait son gant collé à la chair et qu'on faisait à sa main broyée un premier pansement.

Merlier entendit qu'on agitait tout bas, parmi les médecins, la question de savoir si on laisserait le prussien si près du commandant ; Pourquoi pas ? dit l'amputé en interrompant le colloque à voix basse ; deux blessés ne sont plus ennemis.

A ces mots, l'officier prussien se retourna lentement du côté de Merlier. Vous vous trompez, monsieur dit-il d'un petit air impertinent, blessés ou bien portants, les Allemands et les Français ne peuvent jamais être amis !

Merlier haussa dédaigneusement les épaules. Avec votre main en compote et ma cuisse cassée, dit-il, nous sommes propres et nous avons bien le temps de discuter ! Ne craignez rien, ce n'est pas l'amitié qui m'étonnera jamais pour les incendiaires de Kazeilles et les fusilleurs de femmes !

Le prussien regarda Merlier et aperçut le képi du commandant suspendu à la tête du lit : soit respect instinctif du grade, l'Allemand était lieutenant, soit dédain affecté, il ne répondit pas.

On offrit encore à Merlier de le transporter ailleurs, de donner un autre lit au Prussien. Le commandant ne voulut pas. Il promit de ne pas s'emporter, d'être calme.

Après tout, disait-il, tant que je pourrai manier un sabre ou tenir un revolver, je serai bon à quelque chose !

Pendant deux jours, l'amputation parut avoir réussi, mais au bout de ce temps des symptômes alarmants se manifestèrent.

Merlier sentait vaguement à une faiblesse plus grande et aussi à la façon dont on lui parlait et dont on parlait de lui, qu'il était perdu.

Alors, il se dit qu'il voulait au moins voir son fils et l'embrasser. Il n'avait pas voulu, jusqu'ici qu'on dérangeât l'enfant, qu'on l'attristât déjà. Maintenant, il le fallait. Il demanda un capitaine de son régiment, Lavoine, un vrai soldat, esclave de la discipline et de l'amitié.

Lorsque le capitaine fut à son chevet, Merlier lui dit en lui tendant la main : Ecoutez, il y a à Paris, au collège Chaptal, un garçon il a dix ans, que je fais élever là. Ma femme étant morte jeune, le pauvre petit n'a jamais été bien dorloté. Mais c'est un brave enfant et je mettrais ma main au feu qu'il sera un homme. C'est à vous que je confie son éducation, le soin de lui apprendre que je ne boudais pas au feu et le souci de lui conserver les quatre sous que je laisse après moi. Je puis compter sur vous, Lavoine ?

Le capitaine sera la main de Merlier. Il avait les larmes dans les yeux. Le mourant souriait.

Allons, dit-il, je vous remercie mon ami. Le lendemain le commandant, qui s'affaiblissait de plus en plus, demanda à voir son petit Georges.

On amena le collégien tout ému dans le dortoir de moribonds ; c'était un enfant pâle et triste, l'air sérieux et bon. Le commandant l'embrassa.

Ecoute, Georges, dit-il, j'ai attendu de te voir pour mourir. Oui, je vais m'en aller. C'est fini, tu ne me reverras plus. Mais tu m'aimeras, mon petit Georges ? Je t'ai beaucoup aimé et bien aimé moi !

Oh ! dit l'enfant, retenant ses sanglots, tu m'as aimé si bien que personne ne m'aimera plus comme ça !

Ne dis pas cela fit le commandant.

Et, montrant le capitaine Lavoine : Tiens ! voilà quelqu'un qui me remplacera : respecte-le et obéis à ce qu'il te dira !

Il prit la tête de l'enfant à deux mains, et tous bas, en l'embrassant :

Tu t'appelles Merlier, comme moi ; ne l'oublie pas et sois un homme ! L'enfant répondit d'une voix lente :

Oui, un homme comme toi ! Mais plus heureux que moi, dit le commandant, car Dieu te garde de revoir ce que nous avons vu depuis Wissembourg !

Il posa ses deux mains à plat sur son lit, fit un effort violent pour se redresser un peu et, s'adressant d'une voix, bizarre, strident, à l'officier prussien qui, assis sur son lit, de sa main gauche feuilletait un livre :

Monsieur, dit-il, oui, vous, lâ-bas, lieutenant, donnez donc votre adresse à ce petit, qu'il aille vous rendre votre visite ! L'officier prussien se redressa, à la fois étonné et ironique, et son regard pâle rencontra les yeux du petit Georges attachés et rivés sur lui il essaya de sourire et ne répondit pas.

Une sorte de transformation soudaine s'était faite sur le visage du commandant : il ouvrait les yeux et tournait et retournait sa tête, qui, brusquement avec un soupir, retomba livide sur l'oreiller.

Mort ! cria l'enfant en se jetant sur son corps amputé, est-ce qu'il est mort ?

Et il regarda le capitaine en pleurant.

Le commandant Merlier n'était pas mort. Mais il ne devait pas, on dit, passer la nuit. Le soir, l'enfant était toujours à ses côtés, il appela "Georges ! Georges !" Et regardant fixement son fils : "Ou es-tu ?" lui demanda-t-il. Ses yeux ouverts ne voyaient plus.

Je suis là, dit l'enfant effrayé. A cette voix, la souris de joie mâle souleva la moustache grise de Merlier.

Je te croyais parti fit-il. Tu es-là, tant mieux ! Alors, il tendit à l'enfant sa large et vaillante main, ou Georges mit sa petite main tremblante.

Mon fils, dit le mourant d'une voix lente, fils de soldat, deviens soldat un jour. Et retiens mes paroles, retiens-les, car ce seront les dernières que tu entendras de moi. Sois le soldat tir de la patrie humiliée, qu'il faut venger, et de la France à refaire. Travaille étudie, cherche médite apprends, et quand tu auras toi et ceux de ton âge, rendu par la

science, par le travail, par la force ou le droit, à la patrie sa grandeur, reviens alors frapper de ta petite main devenue forte sur la pierre ou je vais dormir et dis-moi quatre mots seuls, mais dis les : "Le revanche est prise !"

Le commandant Merlier prononça encore quelque mots que l'enfant seul entendit.

Debout, l'officier prussien écoutait cette voix sépulchrale qui semblait déjà venir d'outre-tombe, pareille à une voix de prophète, et il lui sembla, dans une hallucination qu'il attribua plus tard à la fièvre, à l'ombre de la nuit, aux fantômes produits par les veilles vacillantes, il lui sembla qu'il voyait cet enfant grandi, menaçant l'épée au poing et marchant d'un air résolu, et agitant son glaive, vers un grand fleuve immense, le "vieux Rhin", dont l'eau verte mugissait au loin. Illusion, sans doute !

L'enfant, à genoux, les lèvres sur la main froide de Merlier, pleurait, immobile.

Quant au commandant, il était mort.

Pour nous, hommes d'une époque de transition, d'expiation et d'une génération sacrifiée, ce vaincu qui venait d'expirer représentait la France d'hier ; cet enfant qui priait ce vengeur prêt à grandir, personnifiait la France de demain !

JULES CLARETIE.

SENTIMENTS D'UN PROFESSEUR SUR LA CONFESSION

La vertu, la justice, la morale doivent servir de base à tous les gouvernements. Il est impossible d'être libre, la vertu, la justice, la morale sur des bases tant soit peu solides, sans le tribunal de la pénitence, parce que ce tribunal le plus redoutable de tous les tribunaux, s'empare de la conscience des hommes et la dirige d'une manière plus efficace qu'aucun autre tribunal. Or, ce tribunal appartient exclusivement aux catholiques romains. Il est impossible d'être libre, la pénitence sans la croyance religieuse, principale base de la foi catholique romaine, parce que, sans cette croyance, le sacrement de la communion perd sa valeur et sa considération. Les protestants approchent de la Sainte Table sans crainte, parce qu'ils n'y reçoivent que le signe commémoratif de Jésus Christ. Les catholiques, au contraire, n'en approchent qu'en tremblant, parce qu'ils y reçoivent le corps même de leur Seigneur. Aussi, partout où cette croyance fut écartée, le tribunal de la pénitence cessait d'être, elle, la confession devenait inutile comme partout où cette croyance existait, la confession devenait nécessaire ; et ce tribunal qui se trouve nécessairement établi avec elle, rend indispensable l'exercice de la vertu, de la morale. Donc, comme je l'ai déjà dit, il est impossible de former un système de gouvernement quelconque qui puisse être permanent et avantageux, à moins qu'il ne soit appuyé sur la religion catholique romaine.

Voilà la solution de la question la plus importante, après celle de l'immortalité de l'âme, qui puisse être présentée aux hommes : Quel est le meilleur des gouvernements ? Et plus on l'étudie, plus on verra que cette croyance à la présence réelle s'end non seulement sur tous les gouvernements, mais sur toutes considérations humaines ; qu'elle est comme le diapason ; et qu'elle est, par rapport au monde moral, ce qu'est le soleil par rapport au monde physique : Illuminans omnes homines. [Lord Fitz-William, Lettres d'Atticus.]

Pensees. Un coffre sans serrure montre qu'il ne renferme point de trésor ; une bouche toujours ouverte annonce un cerveau vide.

La ciselure sur un bijou annonce que la pièce a de la valeur. Un secret est comme le vin nouveau : il est toujours prêt à se repandre.

Il y a des peuples inquiets qu'on peut comparer aux malades qui pensent trouver du soulagement en changeant de situation.

La fortune est comme les grands seigneurs qui aiment mieux faire des libéralités que de payer leurs dettes. Elle ne donne rien aux gens de mérite elle réserve toutes ses faveurs pour les ignorants et les sottis.

L'histoire nous est plus utile que les romans, même ceux qui ont la prétention d'enseigner la vertu. L'abbé ne saurait tirer du miel des fleurs qui ne sont que peintes.

On peut comparer le mariage à un rosier fleuri, auquel il ne reste, au bout de quelque temps, que des épines.

Ripans Tabules relieve headache.